

La vie en partage

Gérard Grugeau

Les cinémas nationaux face   la mondialisation — 2^e partie

Number 122, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5106ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Grugeau, G. (2005). La vie en partage. *24 images*, (122), 13–14.

les cinémas nationaux face à la mondialisation

préparé par Gérard Grugeau et André Roy



Seconde partie La vie en partage

par Gérard Grugeau

Parler de la mondialisation des images, prendre la mesure de la résistance des identités culturelles face à l'hégémonie américaine, c'est bien sûr tenir compte des lieux d'énonciation. D'où parle-t-on ? D'où fait-on entendre une voix singulière qui lie l'image au monde, qui dit et nomme un espace en cinéma ? De là nous est venue l'idée d'accueillir dans nos pages ces *Paroles de cinéastes* qui ouvrent la seconde partie de notre dossier. Paroles d'ici et d'ailleurs qui, d'un lieu d'énonciation, confirment ou, parfois, nuancent les propos alarmistes énoncés dans notre précédente édition. Oui, la perspective d'un village global assujéti à une sous-culture calquée sur le modèle mercantiliste américain (voir la « culture du show-business » à la Disney dans le magnifique *The World* de Jia Zhangke) fait peur. Oui, la standardisation de la production cinématographique et l'appauvrissement des imaginaires inquiètent. Et peut-être le regard occidental, pour des raisons de proximité évidentes avec l'ogre américain, est-il celui qui se sent le plus menacé par ce désastre anthropologique qu'il anticipe volontiers.

Cri de révolte désespéré d'un Nicolas Klotz qui, sur les ruines de notre « agonie collective », s'en prend depuis la France à « ces formatages cosmétiques qui dévitalisent le cinéma mondial ». Cri d'indignation d'une Micheline Lanctôt qui conspue du Québec cette « culture massifiante et productrice de vide ». Crainte plus cérébrale et mesurée d'un Francis Leclerc, ou d'un Atom Egoyan, qui confirme néanmoins la marginalisation du cinéma d'auteur au Canada anglais. De tous les continents nous parvient en fait le même constat d'une mondialisation dissolvante, déshumanisée (Youssef Chahine), soumise à la seule loi marchande laquelle encourage la servilité (Murali Nair) face aux sirènes du capitalisme triomphant (Pedro Costa et Jean-Marie Straub). Cette « faillite de l'art » et cette « fausse prospérité », décriée entre



autres en Chine par Yang Chao, s'accompagnent généralement d'une profonde crise d'identité. Et cette situation préoccupante d'un monde qui tend à se complaire dans une sorte d'inculture indifférente se double souvent, comme le souligne le Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul, d'une incurie de la part d'un État démissionnaire, toujours prompt à céder à l'illusion cosmopolite et à se désintéresser de ses propres idéaux culturels.

Faut-il en déduire pour autant que ce grand brassage planétaire, cette violence économique mondialisée dont les cinémas minoritaires sont les premières victimes, provoque la mise en place irréversible d'une idéologie totalisante, véhiculée par une industrie hollywoodienne surplombante et aliénante ? Sans doute est-ce céder un peu vite au catastrophisme altermondialiste, même si les dangers sont bien réels. Sans doute peut-on croire, à l'instar de Manoel de Oliveira, que « la globalisation ne sera jamais totale » et que l'art sans frontières saura toujours préserver sa part d'hétérogénéité et d'irréductibilité. À cet égard, le texte de Michaël La Chance (en clôture du dossier) sur la trilogie *The Matrix* – vue comme le paradigme d'un hypothétique ethnocentrisme totalitaire hollywoodien – temporise quelque peu les discours réducteurs en rappelant qu'il existe une grande tradition culturelle américaine et que la culture de masse déréalisante (et la médiocrité régressive qui l'accompagne) commence aussi dans notre propre cour.

Peut-être n'est-il pas inutile de souligner ici que, en dehors des considérations économiques, la mondialisation reste un fait social complexe, tissé de nos subjectivités et de nos réflexes d'adaptation. Au-delà des inquiétudes légitimes, peut-être faut-il entendre les voix de l'auteur Serge Gruzinski et de l'anthropologue américain d'origine indienne Arjun Appadurai qui se sont beaucoup penchés sur la question de la colonisation des imaginaires et qui voient dans les mondialisations successives à travers l'Histoire une réelle possibilité d'émergence de nouveaux territoires culturels diversifiés, disjonctifs, complexifiés. Dans cette appréhension dynamique du phénomène de la mondialisation, et non dans le repli sur une sorte d'« angélisme identitaire », pour reprendre l'expression de Dominique Wolton, résident sans doute les solutions de demain.

Malgré l'ampleur de la tâche à accomplir pour promouvoir une véritable cohabitation culturelle sur le plan mondial, l'éveil d'une conscience planétaire prend forme. À ce titre, le débat entourant le texte de la Convention sur la diversité des expressions culturelles au sein de l'Unesco fera sans doute date, et ce, indépendamment du résultat du vote à l'automne prochain. Qu'elles nous viennent des Micheline Lanctôt, Nicolas Klotz ou Manoel de Oliveira, qui en appellent respectivement à « une écologie de la culture », à « une Internationale cinématographique » ou « au respect des différences pour l'établissement d'une paix durable », des paroles de résistance circulent, suscitant un réveil des solidarités. Quelles formes prendront ces nouvelles solidarités en faveur d'un cinéma pluriel, audacieux et radical ? Les nouvelles technologies, et notamment l'essor du numérique et de l'électronique (voir la rencontre entre Paul Tana et Hervé Fischer), révolutionneront-elles la production et la diffusion cinématographiques au point de faire trembler le colosse hollywoodien ? À quelles nouvelles pratiques se prêterait l'image ? Quelles nouvelles fenêtres de visibilité accueilleront les cinémas de demain ? Autant de questions qui, face aux incertitudes d'un vide à combler et d'un présent en mutation, nous renvoient inexorablement à la nécessité première du cinéma : celle d'une « expérience de vie en partage » (Chris Marker) qui réinvente à chaque fois les enjeux du lien et de la communauté sous nos yeux de rêveurs solitaires. Car, comme le laissait entendre à juste titre Jonathan Nossiter dans *À l'ombre d'Hollywood* de Sylvie Groulx, résister pour résister est illusoire. Seul compte le besoin humain qui est le moteur de l'art, sa justification profonde, aussi bien pour celui qui donne que pour celui qui reçoit. Bref, le cinéma et la vie ont partie liée et c'est de leurs noces barbares renouvelées que naîtra sans doute le meilleur antidote à la finitude du monde. 